

LA COLONNE

Année XIX

Février 2016

Editorial

6 mots trouvés au hasard dans un dictionnaire :

- Dépaysement
- Portefaix
- Hameçon
- Édifiant
- Quechua
- Diplomatiquement

Dans ce numéro :

<i>Souvenir de Florence</i>	2
<i>De l'importance du cycle de vie...</i>	3
<i>La Beat-Generation</i>	4-12
<i>Les pilleurs de Tombes</i>	13-14
<i>La Sorcellerie dans l'occident médiéval</i>	14-15
<i>Dust : WW2.2</i>	16
<i>Rubrique Cinéma</i>	17-18
<i>Prière de ne pas jeter sur la voie publique</i>	

Chers Lecteurs,

Comment savoir si ce qui existe n'existe pas ou si ce qui n'existe pas existe ici, ou là-bas ? En effet, si quelque chose existe ici, est-il absent là-bas ou est-il présent ici ? Par exemple, dans un plan orthonormé en 3 dimensions, si je mets un point à $X=5$, $Y=8$ et $Z=22$, ce point est-il ici ou là-bas ? Mais ce point existe-t-il ? Parce que s'il est ici comment prouver qu'il n'existe pas mais s'il est là-bas comment prouver qu'il existe une possibilité qu'il n'existe pas ? De même, si, dans un auditoire du H, j'attends qu'une poule pondre un œuf pour l'écraser et ensuite poser une plume sur les décombres de cette œuf avant de voler un chocolat dans la poche de droite de mon voisin de gauche, qui est ici et qui est là-bas ? Pour rapprocher le problème de nous, posons nous cette question, qui est ici ? Arno ou Arnaud ? Et qui est là-bas, Timo ou Timaud ? Si Arnaud est ici et Arno à Florence, donc là-bas, pourquoi Timo est-il ici et pas Timaud ? Ainsi nous commençons à avancer et comprendre toute l'étendue du problème. Un problème difficile à aborder mais dont il fallait qu'on parle dans la Colonne. De fait, il ne sera pas toujours possible de jouer à l'autruche et d'éviter cette question comme l'Autriche évite la question de l'Anschluss. Prenons un autre exemple, si l'Autriche plonge son coup dans le sable et que l'autruche est un pays alpin, qui est ici ? Et plus important, qui est là-bas ?

Cela nous permet d'arriver à la vraie Question, si l'écoresponsable est ici, où est l'hygiène ?

Votre très dévoué délégué Colonne,

Benoît Theys.



De l'importance du cycle de vie de la truffe noire pour les civilisations humaines

Quelle est le point commun entre le Jour de l'An, l'été, les fruits rouges et même votre série préférée (enfin, si elle est reconduite)? Non, vous ne voyez pas? Et si je vous dis qu'il s'agit a chaque fois de cycles?

En effet, toutes les civilisations humaines fonctionnent sur des multitudes de cycles, plus ou moins longs, plus ou moins communs et plus ou moins importants. Bien entendu, le plus important reste le cycle annuel de vie du raisin et/ou du houblon.

De là à considérer que toute l'Histoire des sociétés humaines est basée sur la notion de cycle, il n'y a qu'un pas, qui plaît beaucoup à mon esprit cartésien et dérangé. Les calendriers ou l'agriculture ne sont elles pas les exemples typiques d'un tel état. N'est il pas vrai que dès la sédentarisation des Hommes, les saisons et l'agriculture ont rythmés la vie des peuplades humaines? Quel que soit le peuple, il a trouvé le moyen de numériser ces cycles naturels. Un cycle est un cycle tout comme un trou est un trou. (J'ai honte)

En 2003, un groupe de scientifiques, dans le sens large du terme regroupant les sciences humaines, fonde un nouvelle discipline, la cliodynamique. (De dynamique, qui se rapporte au mouvement, et de clio, petite voiture très moche.) Cette nouvelle discipline permet, en se basant sur la cyclicité de l'histoire, de prédire, grâce aux probabilités, le cours du futur proche. Étant donné qu'il est important de tenir compte des moindres causes de ces événements, ses résultats sont aussi précis que la couleur d'un caméléon sur une robe De-signal. Mais après tout, l'histoire est une science inexacte.

Une telle discipline, avec les avancées technologiques permettant de calculer plus et plus vite, pourrait se préciser. Pourrait on assister à la naissance d'une histoire du futur?

Nathan Burech.

La Beat Generation

En parlant avec des amis (oui ça m'arrive) je me suis rendue compte que, dans la culture littéraire, la *Beat Generation* est, malheureusement, peu connue. Du coup, lors d'une discussion avec moi-même (oui, parfois je me parle), il en est ressorti « Tiens, ce serait sympathique d'écrire un petit quelque chose dessus ». De-là s'est posée la question de quel livre choisir. Et vraiment, je ne savais pas, tellement (à mon sens) ils se complètent. Déjà devoir limiter fut dur. Du coup j'ai tenté de brasser le plus large possible, tout en n'assommant pas les lecteurs (sinon Benoît risque de me frapper).

Qu'est-ce que la *Beat Generation* ?

Comme tu as pu le comprendre, la *Beat Generation* est (!!spoilt alert !!) un mouvement littéraire, datant des années '50 et se focalisant aux Etats-Unis. Le nom viendrait du verbe *to beat*, battre, (yeah je suis salement bilingue). On parlait dans les médias d'une génération battue, cassée. Cependant, l'auteur Jack Kerouac parlera, dans une interview, de son interprétation pour le mot *Beat* : il viendrait en fait du français, de béatitude ; cette béatitude que les auteurs ont face à la vie, éléments qui sont, selon Kerouac, la base des écrits *beat* ainsi de la mentalité même de ce mouvement. Par la suite, le mot *beat* prendra aussi une signification grâce à la musique jazz, qui est intrinsèque à ce mouvement littéraire, à savoir le *beat* d'une musique ; le rythme qui reste particulier dans ce style de musique à l'instar des écrits. En soit, personne n'est vraiment d'accord, le débat reste ouvert, les théories fusent.

Ce mouvement s'est essentiellement constitué autour d'un groupe d'amis, à New-York, et plus particulièrement à l'Université de Columbia. Ainsi, au fil de rencontres, Jack Kerouac (j'en parle plus bas), Allen Ginsberg (j'en parle aussi plus bas), William Burroughs (j'en parle plus bas, toujours...) Neal Cassady (Je ne parle pas plus bas Neal Cassady : 1926-1968 ; écrivain américain qui a peu publié mais qui a eu une influence considérable sur la Beat.) , Grégory Corso (Je n'en parle pas non plus bas. Gregory Corso : 1930-2001 ; Poète américain aussi membre de la *Beat Generation*, dont le recueil majeur sera *Gasoline*, sorti en 1958.) vont former un noyau d'amis solide qui sera la base même du mouvement. D'autres auteurs les rejoindront par la suite, comme Gary Snyder, alors que le mouvement se déplace de New-York vers San Francisco. Ces amis vont s'influencer les uns les autres, de par leurs pensées, philosophies, mais aussi de par leur manières d'écrire. C'est un mouvement de communauté, et chaque auteur complète l'autre.

Cela peut d'ailleurs être vu comme contradictoire, et pour cause : les membres qui composent ce mouvement sont essentiellement en recherche d'une individualité propre. Ils vont chercher un développement personnel au-delà du carcan puritain américain, ils veulent aller vers un individualisme marqué. Chaque auteur, et ce peu importe la collectivité de base dont il est issu, va s'en détacher afin de se découvrir lui-même, par lui-même et non par les autres. Ils vont aller à l'encontre des préceptes donnés par la société américaine (mais pas seulement, dans le cas de Ginsberg il voudra se libérer de la culture judaïque dans laquelle il a été élevé). Cependant, ils ne sont pas un mouvement de contestation organisé ; ils décident que pour leur propre intérêt, la société n'est pas bonne pour eux et, en aucun cas, ils ne veulent changer le monde pour en faire profiter au plus grand nombre. Ils ne sont pas antisociaux, mais asociaux en quelque sorte. Ce qui compte c'est leur individualité et leur liberté. Les membres de la *Beat* vont rejeter les normes sociales afin de développer cette dernière et cette liberté va passer par de nombreux axes.

Premièrement c'est par les mœurs : avant l'explosion libertaire que l'on situe généralement dans les années 60-70, la liberté sexuelle est déjà de rigueur et clairement affirmée au sein de la *Beat* : homosexualité, ménage à plusieurs, union libres, ou avec des personnes d'une autre ethnie que soi (et oui dingue pour l'époque) etc. sont monnaie courante. Cela va être clamé de vive voix, mais aussi retranscrits dans leurs ouvrages ; cela leur vaudra d'ailleurs quelques démêlées avec la justice par ailleurs (on y reviendra par la suite).

Cette liberté va aussi passer par la consommation, sans tabou, de drogues en tout genre. La drogue va permettre d'exploser les frontières du réel qui emprisonnent ces artistes : cela va passer par le traditionnel joint (appelé thé dans de nombreux ouvrages), l'alcool, mais aussi par des drogues plus dures comme la benzédrine, qui est très en vogue à cette époque. Le but est à nouveau de se découvrir de découvrir son corps et ses limites et de passer au-delà du sensible, ou du moins d'en trouver une nouvelle dimension. De nombreuses œuvres de la *Beat* seront écrites sous l'influence de la drogue, en ne citant que *le Festin nu* ou *Sur la Route* par exemple.

L'autre moyen utilisé par les *Beats* pour éclater les frontières est d'éclater les frontières (ça t'aide hein ?) : bref, le voyage. Celui-ci va permettre de découvrir de nouvelles cultures, de nouvelles façons de penser, et ainsi de nouvelles philosophies etc (bref beaucoup de nouveaux trucs en soi). Chaque auteur aura une zone géographique de prédilection, que ce soit à l'intérieur même des Etats-Unis mais aussi sur d'autres continents ; pour Jack Kerouac ce seront les USA et l'Europe (la France principalement), pour Allen Ginsberg il faudra compter sur l'Asie et l'Afrique, et pour William Burroughs l'Amérique du Sud et le Nord de l'Afrique. Bien que le voyage est une des composante essentielle de la *Beat*, peu d'auteurs en font le sujet principal de leurs écrits, il est souvent un plan secondaire, hormis pour Kerouac.

Un autre thème récurrent à la *Beat*, c'est la sacralité : quelle est-elle, quelles réponses on peut y trouver, et ce de manière personnelle, et non pas sous l'égide d'une communauté. Cependant, cette recherche de sacralité n'est pas fidèle à une foi particulière : judaïsme et christianisme ont une bonne part du marché, mais on verra, plus tardivement, le Bouddhisme sera important chez plusieurs auteurs. La recherche de sacralité est fondamentale, mais en dehors des carcans sociaux : « Dieu est mort », comme le disait Nietzsche, mais les *Beats* vont le réinventer.

Ce qui est aussi fondamentale chez les *Beat*, sans pour autant être un thème récurrent mais qui peut plus être considéré comme un élément d'ambiance, c'est la musique, et plus particulièrement le jazz. Il faut sans doute resituer qu'à l'époque le jazz est une musique de marginaux et avec encore une forte connotation raciale, bien que cela se démocratise peu à peu. Les soirées dans des clubs de jazz sont multiples, ainsi que les relations avec les musiciens (Billie Holiday fréquentera notamment les membres de la *Beat* par exemple). Les références musicales sont pléthore dans les œuvres (oui, c'était mon challenge de replacer ce mot) ; il est d'ailleurs fort intéressant de faire des recherches afin d'écouter ces références au fur et à mesure des lectures.

La *Beat Generation*, est donc essentiellement un mouvement libertaire et il aura des répercussions assez fortes par la suite. Tout d'abord, on peut, facilement le deviner, ce mouvement a eu un succès énorme dans le mouvement hippie des années 60, les ouvrages de Jack Kerouac devenant des bibles, et Allen Ginsberg devenant quasi une idole. Plus tard, le mouvement grunge, à l'instar du punk, reprendront quant à lui les écrits de William Burroughs. Dans la culture musicale les *Beats* auront aussi leur influences, chez Bob Dylan ainsi que Jim Morrison par exemple. Mais il influencera aussi le cinéma, et bien évidemment la littérature postérieure (parce que la littérature antérieure c'est plus difficile).

Trois auteurs phares

Ici je ne vais présenter que trois auteurs de la *Beat Generation*, qui à mon sens, sont primordiaux pour comprendre le mouvement. C'est d'eux que tout part. Mais cela ne veut évidemment pas dire que le mouvement se réduit à ces trois personnes (et heureusement !).

Jack Kerouac



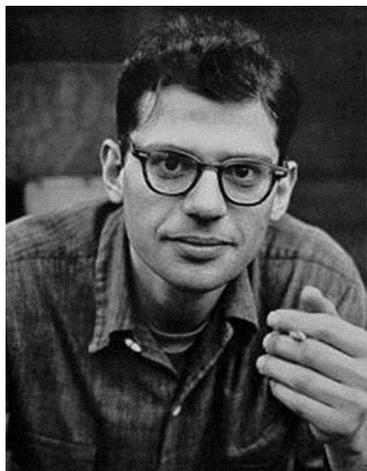
Jack Kerouac (de son vrai nom Jean-Louis) voit le jour à Lowell dans le Massachussetts le 12 mars 1922. Il grandit dans une famille ouvrière d'origine bretonne, origine que ses parents ne cessent de lui rappeler grâce à des « Ti Jean, n'oublie pas que tu es breton », ce qui l'influencera au cours de sa vie, par la recherche de ses origines de marin, ainsi que lors de voyage en France notamment.

Il passe son enfance dans sa ville natale, avant de décrocher une bourse sportive pour l'université new-yorkaise de Columbia. C'est donc en 1939 qu'il part pour la Grosse Pomme, et là c'est le déclic pour lui. A ses débuts il représentait un cas typique de l'*American Dream*, espoir sportif dans une grande université, pour qui même les médias locaux écrivaient des articles. En 1940 il va s'engager dans la marine, commençant ses voyages ; il en sortira déçu, mais cela ne l'empêchera pas de reprendre la mer en direction de l'Europe plusieurs fois (notamment dans les bateaux de ravitaillements durant la Seconde Guerre Mondiale). Mais quand quelques années plus tard, on lui rappelle son engagement dans la marine pour aller combattre sur le vieux continent, Kerouac ira jusqu'à feindre ? la folie, au point d'être interné (comme quoi il ne voulait vraiment pas y retourner). Ce sera juste après cet épisode que Jack rencontre ses amis de la *Beat*. En 1944 il sera inculpé de complicité de meurtre, et sera libéré sous caution. En 1947 il partira sur la route avec son ami Neal Cassady, voyage qui l'inspirera pour son roman *Sur la route*. En 1950 il sera enfin publié, avec son livre *The Town and The City*, rebaptisé plus tard pour des raisons commerciales, *Avant la route*. Le succès est mineur, mais cela ne l'empêche pas de continuer d'écrire ; Le tournant est pris en 1957, lors de la publication de *Sur La Route* mentionnée précédemment. En effet le succès est fulgurant, et cela sonne le glas pour Kerouac ; il ne peut gérer cette ascension, il n'en veut pas et les médias lui collent l'étiquette qu'il ne veut prendre, celle de porte-parole d'une jeunesse désabusée. De fait, lui qui avait déjà des prédispositions à boire beaucoup, ainsi qu'à la consommation de drogue, Kerouac augmentera encore plus les doses (chouette idée !). Alors qu'il était un jeune homme en quête de liberté et voulant s'enfuir du carcan puritain, Kerouac devient une caricature de ce qu'il fuyait : il devient acariâtre, bigot, abandonne sa fille et boit toujours plus. Peu à peu il coupe les ponts avec ses amis de la *Beat*, ainsi qu'avec ses différents éditeurs (dont il change assez souvent, à cause de son caractère irascible). Jack Kerouac décède 21 octobre 1969 à Sint-Petersburg en Floride.

D'un point de vue littéraire, ce que Kerouac a amené, c'est le concept de prose spontanée. Le principe est de vivre une expérience, et d'ensuite la coucher sur papier quasi directement, sans retouche. Il est la « mémoire » de la beat : outre le fait que cette capacité était ultra développée chez lui, il enregistrerait aussi certaines de ses soirées par exemple, afin d'avoir la retranscription la plus fidèle qu'il puisse espérer. Il en retranscrit la plus grande partie, suivant son principe de prose spontanée, qu'elles soient avec William Burroughs, Allen Ginsberg, Neal Cassady, ou les femmes qui ont jalonné sa vie. Mais ses amis ne sont pas seuls à influencer Jack : en plus d'une inspiration dans les écrits de ses prédécesseurs, tel que Rimbaud, il y a une profonde recherche de spiritualité, et ce dès la mort de son frère alors qu'il est encore enfant. C'est par différents moyens que Kerouac va chercher les réponses de ces questions existentielles : le voyage, l'isolement, la drogue, et les discussions. Kerouac publiera de son vivant plus d'une quinzaine de roman, mais beaucoup furent publiés à titre posthume, comme ses recueils de poèmes et essais par exemple.

Son œuvre principale, celle que l'on considère comme le point de départ de la *Beat Generation*, est *Sur La Route*. La légende (entretenu par Kerouac même) voudrait qu'il ait écrit tout le roman sur un seul rouleau de papier, fait de feuilles collées, et le tout en trois semaines, sous benzédrine. Cet ouvrage ne relate pas qu'un seul voyage, mais quatre, effectués entre 1947 et 1950, où il parcourt d'Est en Ouest et du Nord au Sud les Etats-Unis, à la poursuite de sa muse, Neal Cassady.

Allen Ginsberg



Allen Ginsberg naît à Newark dans le New-Jersey le 3 juin 1926. Son père est professeur d'anglais et poète, et sa mère est une fervente militante communiste, tendance politique qu'Allen suivra le restant de sa vie.

C'est en entrant à l'université de Columbia qu'il rencontrera ses « collègues » de la Beat : introduit par Lucien Carr (Lucien Carr : 1925-2005. Membre de la *Beat Generation*, il est surtout connu pour son affaire de meurtre. Il était également un grand éditeur américain. Il apparaît dans plusieurs romans sous différents pseudonymes) auprès de Jack Kerouac, William Burrough Gregory Corso ou encore Neal Cassady. Il entamera lui aussi un voyage dans toute les Etats-Unis avec Neal Cassady, avec qui il aura une relation ambiguë, entre moment de passion sauvage et de haine à son égard. Allen ne se limite pas à son pays, il parcourra le continent africain ainsi que l'Europe.

Il est souvent considéré comme le lien entre la génération beatnik et le mouvement hippie. On lui devrait aussi le slogan « Flower Power » selon certains auteurs. Il participera à de nombreuses manifestations pacifiques, en faveurs de plus grandes libertés, mais aussi pour les droits des personnes homosexuelles (d'ailleurs son soutien à la NAMBLA, une association américaine demandant une plus grande liberté pour les relations entre des hommes et des jeunes garçons, provoquera de nombreux remouls).

Ses œuvres connaîtront de nombreuses influences. La première sera sans doute celle de Jack Kerouac et son « écriture spontanée » dont il sera un fervent défenseur. Mais outre ses contemporains, Allen Ginsberg sera aussi influencé par ses prédécesseurs, tels que Kafka, Dickinson, Poe, mais surtout le poète William Blake. Mais ce n'est pas tout: en effet, ses œuvres seront animées par des idées bouddhistes, le jazz, le dadaïsme, mais aussi sa vie en tant que juif et homosexuel (ce qui n'est pas le top des situations sociales de l'époque). Son style de prose est tout particulier, et certains auteurs le qualifieront de « ginsbergian ».

Allen Ginsberg aura aussi de nombreux liens avec la musique, outre son influence jazz : en effet, non seulement il entretiendra une longue amitié avec Bob Dylan, mais on le retrouvera sur la chanson « Ghetto Defendant » des Clash et en duo avec Paul McCartney avec « A Ballad Of Skeleton » (que je te conseille vivement d'écouter !).

Allen Ginsberg s'éteindra le 5 avril 1997 à New-York d'un cancer du foie.

Son œuvre principale est *Howl*. Elle est considérée comme l'un des piliers principaux de la Beat. Le poème a été publié dans son recueil *Howl and Other Poems* en 1956, et créa une vague d'indignation dans l'Amérique puritaine : en effet, les références à la drogue, au sexe et à son homosexualité ne sont pas bien passées (tu m'étonnes Simone). En 1957 débutera un procès, considérant l'œuvre comme un outrage aux bonnes mœurs. Ginsberg sera notamment soutenu par l'association American Civil Liberties Union. Le jeune auteur sera acquitté, et son poème pourra continuer à être publié (et ça c'est cool).

William S. Burroughs



William S. Burroughs voit le jour en 1914 à Saint-Louis dans le Missouri, au sein d'une famille bourgeoise. Son père étant médecin, Burroughs aura dès son plus jeune âge une éducation scientifique, et montrera un intérêt particulier pour l'anatomie : en effet, il recherchera sans cesse quels effets peuvent avoir les drogues et autres substances sur le cerveau humain. En 1936, William Burroughs sortira

diplômé de Harvard en littérature anglaise. Il déménagera peu après à New-York, où il rencontrera les universitaires de Columbia, avec entre autre, Jack Kerouac et Allen Ginsberg. Il entamera en 1944 une carrière de détective, qu'il abandonne très rapidement, et se met à écrire, commençant avec un roman à quatre mains co-signé par Jack Kerouac (*Les hippopotames seront bouillis vifs*). C'est à cette période aussi que sa consommation de drogues devient de plus en plus problématique : en 1947, alors qu'il vit avec son épouse Joan Volmer, il tue cette dernière alors qu'il était sous influence. En effet, voulant réitérer la performance de Guillaume Tell avec la pomme, il vise mal, et cause la mort de Joan (c'est ballot, ça ne sentait pas du tout le plan foireux pourtant). Il est arrêté dans un premier temps, mais ne sera pas condamné. Il commence alors une vie d'errances, cherchant une drogue légendaire, le Yagé, en Amérique latine, mais aussi en parcourant l'Afrique du Nord (et continuant sa consommation de drogues, du-je le préciser). Il s'échouera à Londres durant les années 50 et y restera quelques années : c'est à cette période, qu'avec l'aide de Kerouac et Ginsberg qu'il écrira *Le Festin Nu*, roman qui restera dans les annales de la littérature contemporaine. Il ne reviendra aux USA qu'en 1974 après de nombreux voyages, afin de devenir professeur d'écriture (carrière qu'il abandonnera de nouveau très vite) Après cette dernière passe professionnelle, William Burroughs va se retirer en 1981 au fin fond du Kansas avec son dernier compagnon, James Graubhelz, et ce jusqu'à sa mort en 1997. Il participera encore à quelques collaborations, comme la pièce *Black Rider*, le film *Drugstore Cowboy*, ou encore la chanson « The Priest They Called Him » de Nirvana.

William Burroughs écrira au cours de sa vie plus d'une vingtaine d'œuvres en solo et sera de la partie dans de nombreuses collaborations, comme celles mentionnées précédemment. Il est sans aucun doute l'auteur le plus sombre de la Beat Generation, celui que la plupart des lecteurs de Ginsberg ou Kerouac aura du mal à appréhender. Ce sera d'ailleurs l'un des arguments même de l'auteur afin de ne pas être assimilé au mouvement Beat : cela n'a rien à voir avec ce que ses comparses ont fait. Son côté obscur sera sans doute la raison pour laquelle son œuvre sera une source d'inspiration pour les mouvements punk et grunge, plutôt que les hippies comme ses comparses. Ses écrits sont parfois assez confus et chaotiques. Cela se doit sûrement à sa technique du *Cut Up* ; elle consiste à prendre des morceaux d'écriture (peu importe leurs provenance, roman, articles, poèmes, etc) et de les rassembler dans un nouvel ensemble. Le but est d'apporter un semi-chaos, qui permet de déconstruire la logique narrative traditionnelle et de plonger le lecteur dans une autre vision de la littérature. Cette technique s'inspire librement des préceptes de l'art abstrait, art auquel l'auteur sera fort sensible.

Si on ne devait choisir qu'un seul de ses romans, ce serait sans aucun doute *Le Festin Nu*, d'abord publié sous le titre *Interzone*. Il est écrit selon la technique du *Cut Up* et réalisé sous diverses drogues : il est donc parfois un peu compliqué à appréhender. Il relate une sorte de descente aux enfers, sorti à la foi de l'imagination de Burroughs, mais prenant aussi une part d'autobiographie. D'abord publié en France en 1959 avant d'atteindre les Etats-Unis en 1962 : il sera tout d'abord interdit pour obscénité (tiens ça semble récurrent quand même). L'interdiction sera levée au bout de 10 ans, et marquera la littérature américaine : en effet, après cela, d'autres romans jugés comme obscènes seront eux aussi réédités (comme *Le Tropic du Cancer* d'Henri Miller par exemple).

William Burroughs sera décoré en 1984 par l'Ordre des Chevaliers des Arts et Lettres à Paris.

La Beat Generation au cinéma

Sur la route.

Ce film sorti en 2012 est tiré (assez librement) du roman éponyme de Jack Kerouac (oui je le rappelle, au cas où tu auras eu une amnésie entre le début de l'article et maintenant). La réalisation est laissée à Walter Salles, et ce dernier nous a offert un casting de choix : Kirsten Dunst, Viggo Mortensen, Sam Riley ou encore Garrett Hedlund (et Kristen Stewart... soit). La critique a été assez mitigée à sa sortie et je dois avouer, que malgré de nombreuses visions, je n'arrive toujours pas à me décider non plus. A mon sens (et il vaut ce qu'il vaut hein, ma parole n'est pas sacrée...bien que ce serait cool parfois) le film est bien passé à côté du livre : oui, l'histoire d'amitié entre Sal et Dean est bien présente, mais le côté « voyage » n'y est pas, ainsi que tout l'attrait réflexif ; d'un autre côté, je me dis que ça aurait pu être lourd dans un film, voir quasiment inadaptable. Enfin, ce n'est pas dérangeant à regarder. Si on ne prend pas compte du livre, il est même pas mal dans le fond.

Howl.

Celui-ci ne reprend pas le livre éponyme. Enfin pas vraiment : il s'agit ici du procès qu'il y a eu après la parution du recueil de poème *Howl* d'Allen Ginsberg. On y verra la tenue même du procès, mais aussi des flashbacks relatant l'écriture, le processus auquel l'auteur a dû faire face, ainsi qu'aux dérives qu'il a dû affronter. Pour mettre tout ça à l'écran, on a droit à un duo de réalisateurs : Rob Epstein et Jeffrey Friedman. Ces derniers ont jeté leur dévolu sur les acteurs



James Franco et Aaron Tveit pour incarner Ginsberg et son compagnon de l'époque. Ce film sorti en 2010, n'a sans doute pas eu le succès qu'il mérite. En effet, bien qu'on connaisse la sortie du procès en question, on ne peut s'empêcher de douter ; la tension est bien diluée tout du long, le rythme entre temps présent et temps passé est très bon.

Kill Your Darlings.

Ce film est tiré du roman à quatre mains *Et les Hippopotames seront bouilli vif dans leur piscine* de Jack Kerouac et William Burroughs. Il relate un drame qui a marqué les écrivains de la *Beat* : le meurtre par Lucien Carr (neveu de Godfrey Rockfeller) de David Kammerer en 1944. Le récit est raconté par les yeux du jeune Allen Ginsberg, compagnon de chambre de Lucien Carr, bien qu'il soit assez secondaire dans le livre. On y verra la rencontre de Ginsberg avec les auteurs de la Beat alors qu'il entre à l'université de Columbia, mais aussi la descente psychologique de l'assassin et les motivations de son acte. L'ambiance est de plus en plus lourde, oppressante, laissant quasi penser le téléspectateur que ce meurtre était la seule solution possible. Pour ce film sorti en 2013, on retrouve à la réalisation John Krokidas et dans le rôle principal Daniel Radcliffe. Et pour bien briser l'image du jeune Harry Potter, on verra ce dernier avoir des relations sexuelles (seul ou accompagné, le coquinou !) mais aussi prendre de la benzédrine et tout et tout (tu la sens, la hache qui tue ton esprit d'enfant ?).

Pull My Daisy.

« Pull My Daisy » est en fait le premier film *Beat*. Il fut réalisé par Robert Frank en 1959, et le texte est écrit de la main de Jack Kerouac, il en est même le narrateur. Il y relate une soirée chez les Cassady, et ce n'est en fait qu'un fragment : en effet Kerouac voulait en faire une pièce de théâtre complète, mais seule cette petite partie a vu le jour. Par contre, je dois t'avertir : ce film sorti de l'esprit torturé de Kerouac est parfois un peu conceptuel. Enfin je dis ça je dis rien, hein (mais je le dis quand même).

Le Festin Nu.

Le Festin Nu est, comme on s'en doute, tiré du roman éponyme. Il y reste assez fidèle, avec quelques ajouts de la part du réalisateur, des éléments de la vie de William Burrough même, qui viennent s'intercaler dans le récit sans que cela soit dérangent. Pour la fiche technique, ce film a été réalisé en 1991 par David Cronenberg, avec comme tête d'affiche Peter Weller pour incarner l'écrivain.

Fun Fact : Dans l'épisode 20 de la saison 26 des Simpson, tu verras une apparition de Jack Kerouac et Neal Cassady.



Si tu cherches à en savoir plus sur le sujet, il y a non seulement des articles traitant de la Beat sur de magnifiques moteurs de recherche comme Persée (des recherches sociologiques faites sur base des écrits de la Beat, vraiment très intéressantes !), mais aussi certains ouvrages au sein même de ta chère BSH. Tu pourras trouver des documentaires sur internet (Arte en a fait un récemment) ainsi que des interviews des auteurs que j'ai mentionnés. Et tu pourras même venir m'en parler, j'en serai ravie (bon, du coup ce sera moins scientifique et avec certains partis pris comme tu peux t'en douter).

Je termine donc ici sur une brève citation que j'affectionne beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup :

"The only people for me are the mad ones, the ones who are mad to live, mad to talk, mad to be saved, desirous of everything at the same time, the ones who never yawn or say a commonplace thing, but burn, burn, burn like fabulous yellow roman candles exploding like spiders across the stars." (Jack Kerouac, *Sur la Route*).

Sophie de Lombaerde.

Les Pilleurs De Tombe

Les lieux de vie ont leur équilibre. Sorte d'écosystème qui, bien que d'origine humaine, en prend bien vite son indépendance. Les éléments qui le constituent, la totalité des objets, se répondent. Entre eux, naît une relation. Relation faite de décennies de non-dits. De timides regards. D'occasionnels contacts...

Que la disparition, « simple » disparition, de ses habitants humains suffisent à détruire totalement leur fragile univers indignait l'ensemble de la communauté des objets. Une chose telle leur apparaissait d'une insoutenable violence. Qu'il suffise que Monsieur « X » et Madame « Y » cessent de polir le parquet de leurs vieilles pantoufles, que les lits cessent, tout bêtement, de les accueillir la nuit, et voilà qu'un appel d'air odieux se faisait. Voilà qu'apparaissait une myriade d'humains, de la « famille », des dizaines de fils et de filles, de frères et de sœurs, de cousins et de voisins « proches comme la famille ». Tous ces laissez-passer n'avaient aucun sens aux yeux de la communauté des objets. Cette multitude ne leur semblait qu'une chose : un troupeau indélicat de pilleurs de tombe. Et comment, ces pillards, pouvaient-ils, ainsi, tout ignorer de leur existence ? Comment pouvaient-ils négliger les liens qui unissaient le grille-pain au set de table rose ? Comment cette race barbare pouvait-elle retenir ses larmes aux déchirants adieux entre la loupe d'argent et la couverture beige ? Comment le pouvaient-ils, alors que ces adieux n'étaient scellés qu'au seul motif que « ça irait bien dans mon salon », voire que « ça apporterait cette touche de lumière qui manquait aux toilettes »...

Une conscience claire de la suite des événements s'imposait à la totalité des objets. Habitués, par essence, à une vie immobile, ils redoutaient leurs futurs déplacements. Pour les plus chanceux. Leurs futures destructions pour ceux qui le seraient moins. Ceux qui n'iraient « pas du tout avec mon hall d'entrée ». En chacun d'eux mûrissait alors un frêle espoir, résultat d'un ensemble de légendes façonnées par la peur. Il y avait ce rêve ridicule, qu'un objet se lèverait. Se ferait leur représentant et irait parlementer avec les pilleurs. Il leur proposerait une paix des braves, demanderait qu'on les laisse vivre, heureux et immobiles, dans cette maison. Il convaincrerait les pillards de la justesse de sa cause, les convertirait à la convention internationale des droits des objets... Et puis, même s'ils n'écoutaient pas, il prendrait, dans ce cas, en charge une partie de la communauté des objets. Et la sauverait. Pour que quelque chose subsiste, ne serait-ce qu'en partie. Les plus jeunes, par exemple. Ou les plus vieux. Par exemple.

Cette part du rêve rejoignait ici le désir plus large d'infantilisation qui régnait chez les objets. Qu'un d'eux s'occupe d'eux.

Cette légende coexistait avec bien d'autres. De la cuisine venait l'histoire d'un homme qui recueillait tous les objets, leur disposait de larges salles vides, pour qu'ils ne connaissent pas la dispersion. La dispersion, la fin de leur microcosme, de leur atmosphère... La voilà, dans la communauté des objets, leur crainte première. Beaucoup se cauchemardaient déjà en grands exilés, se vêtaient, déjà, d'un lourd futur fait de nostalgie. Ils se voyaient, tentant misérablement de se retrouver, pour voyager, par petits groupes, pour ne pas oublier, qui ils étaient, d'où ils venaient. Pour cultiver, ensemble, le commun manque d'une maison vide, de leur déjà regrettée terre promise...

Combien de légendes circulaient encore ? Tant. Celle de cet individu, de la race des pillards, qui reniant son être, se serait lancé dans une absurde lutte contre le temps et les pilleurs, qui, dans une douloureuse moquerie, ramènerait en boucle les dispersés emportés par son clan dans son propre salon. Il y en avait tant...

Et nous serions bien cruels de rire des petits rêves de ces objets. Eux qui échouent, aussi lamentablement que leurs immobiles créateurs, à agir sur la dure réalité.

Julien Goossens.

La sorcellerie dans l'Occident médiéval.

La sorcellerie, bien que généralement connotée de manière négative, s'avère être une réalité bien plus complexe. En effet, nous avons pour habitude de considérer les sorciers comme des personnes ayant de mauvaises intentions (en jetant des sorts sur le voisin un peu trop grognon par exemple). Mais en vérité, la majorité des sorciers mettait leur compétence à contribution pour aider des proches. Il est donc indispensable de ne pas négliger la dualité de la sorcellerie, elle agit pour le bien comme pour le mal.

Il est d'ailleurs assez remarquable que le versant « blanc » de la sorcellerie soit si souvent occulté alors qu'il s'apparente assez clairement aux croyances religieuses médiévales. Les symboles (comme l'hostie représentant le corps du Christ), le culte des saints et l'exorcisme sont, en effet, « normaux » dans l'Occident Médiéval et pourtant, ils sont tout aussi irrationnels que la sorcellerie.



La population croyant dur comme fer aux pouvoirs de la sorcellerie (comme à Dieu d'ailleurs) il n'était pas évident pour les gens de dénoncer un sorcier ou une sorcière. Ainsi, contrairement aux idées reçues, la chasse au sorcière n'était pas généralisée durant tout le Moyen Âge. C'est seulement au 13ème siècle, après le concile de Latran IV et sous le pontificat d'Alexandre IV que la sorcellerie sera fortement réprimée. En effet, le concile avait pour but d'augmenter la répression envers les hérétiques, et plus particulièrement les cathares. Cette répression sera confiée aux Dominicains (bouh les méchants) et donc à l'Inquisition. Alexandre IV décidera ensuite d'étendre celle-ci à l'usage de sortilèges et divination pratiqués par les sorciers et sorcières. Grâce (ou à cause) des nouvelles procédures inquisitoires, le dénonciateur était protégé par le secret, il était dès lors bien plus aisé de dénoncer une personne qui nous déplaisait un peu trop. De plus, suite à cette procédure, le juge n'attendait pas un signe divin indiquant la culpabilité ou non de l'accusé. Il voulait que la vérité sorte de la bouche de l'accusé, et ceci en utilisant la torture si nécessaire. Bref, pas de jugement : accusé signifie coupable. Il est à noter que cette chasse au sorcière systématique et violente ne s'est pas diffusée dans les îles britanniques. En effet, ces dernières n'ont pas connu, et heureusement, les affres de l'Inquisition. Des procès pour sorcelleries avaient bien entendu lieu, mais avec des jugements peut être un peu moins arbitraires. On peut donc conclure que sans l'Inquisition et ses pratiques, la chasse au sorcière ne se serait peut-être pas diffusée de la sorte.

Tout cela pour vous dire que je compte créer le Front de Réhabilitation des Sorciers et Sorcières Accusés de Sorcellerie dans L'Occident Médiéval (FRSSASOM pour les intimes) durant ce quadrimestre. Je compte sur votre soutien et sur votre enthousiasme pour que justice soit rendue auprès de ces pauvres gens.

Bibliographie :

Schmitt, J.-C., « Sorcellerie », J. le Goff, J.-C. Schmitt, *Dictionnaire raisonné de l'Occident Médiéval*, Paris, Fayard, 1999, pp. 1084-1096.

Boudet, J.-P., « Sorcellerie », C. Gauvard, *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, pp. 1346-1348.

Emeline Martin.

Dust : ww2.2

Dust, the strategy board game est un jeu d'Angelo Zucca et de Spartaco Albertarelli, pour 2 à 6 joueurs, à partir de 12 ans. Le jeu vous plonge dans un univers fantastique où l'Axe a réussi à s'emparer de technologies extraterrestres et les a exploitées militairement pour s'imposer face au reste du monde. Mais les Alliés et l'Union Sino-Soviétique, grâce à leurs espions, ont pu également travailler sur ces nouvelles innovations. Ces technologies venues de l'espace plongent ainsi le monde dans une guerre mécanisée. *Dust* offre à ses joueurs deux types de jeux : la version « Premium » (cette version est conseillée aux débutants) où les joueurs contrôlent un empire bien établi et se disputent le monde et ses ressources. Il s'agit de la version la plus courte (entre 2 et 3h) et la plus agressive, la version « Epique », qui propose aux joueurs d'étendre leur nation dans un monde en guerre grâce à de faibles ressources. C'est la version la plus longue (entre 4 et 6h). Le but des deux modes de jeu étant d'être le premier à marquer un certain nombre de points de victoire (ce nombre est fixé au début de la partie en fonction des joueurs). Au début d'un tour de *Dust*, chaque joueur va choisir une carte et une fois qu'ils l'ont tous choisie, ils les dévoilent simultanément. Ces cartes détermineront l'ordre du tour (il y a donc une gestion de sa main de cartes qui est très intéressante). Les cartes ont deux spécificités : la première détermine le nombre d'attaques et de mouvements que l'on peut effectuer sur le tour et le nombre de ressources supplémentaires. Secondement, chaque carte possède un pouvoir que les joueurs devront utiliser à bon escient. Ensuite, vient le round d'un joueur qui est divisé en trois phases : la phase de production, la phase de mouvement et la phase de combat. Il y a un autre concept intéressant dans *Dust*, ce sont les unités que nous allons recruter lors de la phase de production. Il y a cinq types d'unités différentes : les chars, les mechs, les chasseurs, les bombardiers et les sous-marins. Sauf qu'une règle dit : « les mechs ne peuvent pas être attaqués, s'il y a encore des chars et c'est le même principe pour les bombardiers, s'il y a toujours des chasseurs ». Il est aussi utile d'acheter certaines unités qui nous offrent des points de victoire supplémentaires grâce aux suprématies. La dernière phase qui est commune à tous les joueurs est celle du décompte des points de victoire. On gagne un point de victoire par capitale, par gisement et par suprématie. Après, on vérifie qu'aucun joueur n'ait atteint le score finale, si c'est le cas, il remporte la partie. Il est clair qu'il s'agit d'un point de vue globale du jeu et qu'il existe un tas d'autres petites règles mais si vous désirez aller un peu plus loin, je vous invite à me retrouver au cercle d'histoire pour tester une petite partie de *Dust*.

Rodrigue De Wannemaeker

La rubrique Cinéma : 5 Films avec Philip Seymour Hoffman

Pas facile de percer dans le monde ultra superficiel du cinéma américain quand on a, il faut le dire, une sale gueule, à moins d'avoir beaucoup de talent. Le talent justement, ce n'est pas ce qui manque à Philip Seymour Hoffman né en 1967, dont il est agréable de voir le visage au milieu d'une industrie qui ne se repose que sur les actrices à la poitrine généreuse (quand elles ne les ont pas enlevés) qui adoptent des enfants de toutes les couleurs et deviennent ambassadrice de l'O.N.U ou de l'U.N.I.C.E.F alors qu'elles ont des comptes pleins à craquer dans tous les paradis fiscaux de la planète ou des acteurs au physique de rêve qui ne sont pas capables d'aligner trois mots et ça tombe bien ce n'est pas ce qu'on leur demande (du calme caricature d'étudiant gauchiste qui se cache en moi). Bon alors, de manière plus sérieuse, je voulais profiter de cette Colonne pour vous faire découvrir ne serait-ce que 5 des meilleurs films dans lesquelles Philip Seymour Hoffman, mort il y'a près de deux ans, a eu l'honneur de tenir un rôle. Films que bien évidemment je vous conseille.

Before the devil knows you're dead (2007)

Réalisé par Sydney Lumet, réalisateur des plus productifs puisqu'il réalise des films tous les ans ou presque depuis les années 1960, le film retrace l'histoire des deux frères Hanson, dont l'ainé (Hoffman) est un courtier dans une entreprise immobilière en proie à des problèmes d'argent suite à son amour prononcé pour les drogues tandis que son frère cadet (Ethan Hawke) est un raté complet. Les deux frères prévoient ensemble le braquage de la bijouterie familiale pour se faire un peu d'argent. Bien entendu, tout capote. Le film permet de revivre les 3 jours du braquage depuis le point de vue de différents membres de la famille et donc permet de réfléchir aux conséquences des actes de chacun puisque, de plus, certains vieux démons hantent encore la famille Hanson.

Magnolia (1999)

Premier film de cette rubrique réalisé par le grand Paul Thomas Anderson, *Magnolia*, sorti en 1999 se propose et se décline comme un gigantesque film chorale retraçant le quotidien de plusieurs Angelins dont les destins finiront par s'entrecroiser. Ici, Hoffman campe le rôle de Phil Parma, médecin à domicile qui au chevet d'un vieux producteur (Jason Robards) lui promet de retrouver son fils, devenu entre temps expert de la déduction (Tom Cruise). Le film est bien entendu, comme tous les Paul Thomas Anderson d'ailleurs, excellent et surprenant même si la logique propre aux films chorale empêche parfois de vivre pleinement le drame que traversent certains personnages.

Doubt (2007)

Doubt est avant tout une excellente surprise. Réalisé par John Patrick Shanley, célèbre réalisateur d'un unique dessin animé avant cela, le film se propose de retracer la vie fictive du pasteur Brendan Flynn qui, en plus de s'occuper des messes d'une petite communauté américaine, donne des cours de sports dans une école dirigée par l'ultra tyrannique Sœur

Aloysius Beauvier (Meryl Streep). L'antagonisme entre les deux personnages est fort mais atteint son paroxysme lorsque le révérend est associé à une histoire de détournement de mineur. Le film refuse quand à lui de se placer sur la question et finit sur la plus décevante des fins ouvertes.

The Master (2012)

Dernière réalisation en date de Paul Thomas Anderson (2012) et probablement son meilleur film à mon humble avis, *The Master* retrace l'histoire de la rencontre entre Freddie Quell, militaire brisé qui revient du Pacifique (Joaquin Phoenix) et Lancaster Dodd, gourou ultra-convaincant d'une secte (Hoffman). Si le film propose d'étudier la naissance, la progression et ensuite la fin de la relation entre les deux hommes, ce qui peut ne pas sembler ultra-passionnant de prime abord, le jeu des acteurs et l'intelligence des scènes qui proposent de définir les personnages nous éclairent de façon brillante sur cette relation de paternalisme plein d'affection mais aussi de contrôle qui naît entre le gourou et le vétéran. Anderson se propose de filmer cette relation sans préjugé, démontrant les aspects aussi bien positifs que négatifs du paternalisme parfois autoritaire qu'exerce un absolument flamboyant Philipp Seymour Hoffman, gourou que l'on aurait bien envie de suivre.

Happiness (1998)

Voilà probablement mon coup de cœur de cette liste. Lorsqu'il réalise ce film en 1998, le réalisateur américain Todd Solondz explique que son but est de choquer la bourgeoisie bien-pensante du New Jersey dont il est originaire. Je ne sais pas si je suis bourgeois, bien-pensant ou originaire du Garden State mais ce qui est sûr c'est que ce film a réussi à me choquer. Encore un film chorale où cette fois le destin des protagonistes ne se croise pas mais où chacun est un peu plus taré que l'autre. De la sœur frustrée sexuellement qui se fait humilier par ses aînées, en passant par un Hoffman se faisant presque violé par une Latino au physique peu avantageux avant d'appeler ses voisines en caleçon pour profiter d'un téléphone rose maison au père de famille respectable qui drogue et viole les camarades de classes de son fils de 12 ans, je ne sais pas comment s'occupe les New-Jersiais mais j'espère vraiment que le film ne représente qu'une partie marginale de la population. On rigole durant la première moitié devant une telle absurdité et un humour aussi noir avant de se rendre compte qu'on parle quand même d'un père de famille pédophile (le père, pas la famille) qui enseigne à son fils comment se toucher la nouille. Étonnamment, le film a créé une certaine polémique. Un chef-d'œuvre d'humour noir que je ne peux que vous conseiller.

Benoît Theys.

Sudokus Moyen et Difficile

		2				4	3	
		3		6	5			
					8			
9						2		
	8						5	
		7						3
			4					
			9	8		3		
	5	6				7		

				7				
	9		5		6		8	
		8	4		1	2		
	5	9				8	4	
7								6
	2	3				5	7	
		5	3		7	4		
	1		6		8		9	
				1				



Editeur responsable : Timo Steffens

Rédacteur en chef : Benoît Theys